

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « Italy: women in the Fiat factory ».

La traduction a été réalisée en juin 2012 par le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen (et d'ailleurs). Le texte a été féminisé.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

Italie: les femmes à l'usine FIAT

L'article suivant a été écrit par un collectif de Turin travaillant sur les problèmes des femmes employées par FIAT. Il fut publié dans *Lotta Continua* en février 1970.

Il a été traduit en anglais et publié dans *Root & Branch* (journal radical américain) N° 2 (1971), pp. 19-21, accompagné d'une introduction que nous avons mise en italique (Note du CATS).

L'idée sous-jacente dans cet article est que la signification d'un combat dans un département au sein de l'usine, par exemple, ou d'une strate au sein de la classe ouvrière, dans ce cas les femmes, peut seulement être compris en termes de relation entre ce point particulier de lutte et les autres.

L'importance d'une telle analyse est particulièrement visible dans le cas d'une ville comme Turin, dans laquelle chaque aspect de la vie sociale est déterminé par la stratégie de FIAT. Une écrasante majorité de la force de travail est employée directement par FIAT, ou par les compagnies comme Alpha-Romeo, qui appartient à FIAT. Le système de transport public est dirigé par la Compagnie, dans les mains de laquelle se trouve une part décisive si ce n'est la plupart des propriétés de la ville. Les hôpitaux sont la propriété de FIAT, les journaux sont sous sa coupe. Turin est FIAT. On pourrait même dire que le Nord de l'Italie dans son ensemble est sous la dictature de l'automobile, avec des industries et d'énormes corporations comme Pirelli (pneus, caoutchouc), strictement corrélée avec l'industrie automobile, ou les usines chimiques à Porto Marghera (près de Venise). Cette dictature s'étend, de plus, au Sud de l'Italie, par son contrôle sur le niveau d'immigration vers le Nord industriel « riche ».

Dans ces circonstances, dans lesquelles le capital peut tenter de coordonner sa domination de la totalité de la vie dans une région complète, il est clairement nécessaire de comprendre et de diffuser des informations sur l'interrelation pas seulement entre différents secteurs de production mais aussi entre le lieu de travail et les aspects de la vie des travailleurs/euses, apparemment séparés mais en fait connectés. Mais la même tâche s'impose elle-même dans des situations sociales/économiques d'une plus grande complexité que celle qui vient d'être décrite et/ou celles dans lesquelles les capitalistes sont moins capables ou désireux de coordonner leurs tentatives de faire des profits. La signification des récentes grèves sauvages des chauffeurs routiers (aux USA – note du CATS), par exemple, ne peut être comprise sans référence aux relations entre des industries de transport différentes et en concurrence, au rôle du transport dans l'économie d'aujourd'hui, sans parler des conditions générales de l'économie américaine. La prise en considération des luttes des noirEs dans une ville du Nord demande une compréhension de la mécanisation de l'agriculture dans le Sud, de l'étendue et des types d'emploi des noirEs dans le Nord etc... Le document qui suit est une tentative d'appliquer ce type d'analyse aux luttes des femmes ouvrières à Turin.

Il commence par montrer comment FIAT essaye d'utiliser les femmes pour briser la lutte que les travailleurs, principalement des hommes, ont mené dans les usines, spécialement depuis 1968. Il décrit ensuite l'importance grandissante des femmes au sein du combat de la classe ouvrière dans son ensemble, à la fois dans les ateliers et dans la vie sociale en général (famille, logement, santé, transport, école etc...).

Cette manière de regarder la situation découle de, et mène à un point de vue précis sur la manière suivant

laquelle les militantEs de Lotta Continua souhaitent aider la lutte à se développer : en montrant comment au sein des intérêts spécifiques des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux et vieilles, des qualifiéEs et des non qualifiéEs, des employéEs et des chômeurs/euses peut être trouvé le même intérêt commun, la base pour une unité de classe qui ne supprime pas mais qui exprime les situations particulières des différents groupes dans la classe qui peuvent être comprises et sur lesquels on peut agir.

Double Exploitation

En ce moment, des femmes sont en train d'être embauchées en grand nombre dans les usines FIAT de Mirafiori, Giggotto et Rivolta. Elles travaillent ensemble avec des hommes sur les chaînes de montage, dans le département de préparation et les chambres de stockage, exécutant les tâches qui avaient auparavant été faites par des hommes.

Ces femmes sont utilisées par FIAT comme armée de réserve d'ouvrières ayant un besoin extrême de travail à un moment où les travailleurs venant du Sud sont en train de commencer à refuser de travailler à la FIAT. Depuis janvier 1969, 11 000 hommes ont quitté le travail là bas, et la fourniture de travail provenant du Sud a considérablement décliné.

De plus, le propriétaire ne veut pas courir le risque de répéter les erreurs du printemps 1969 quand il comptait sur la supposée passivité des travailleurs du Sud. Maintenant il sait que ces travailleurs, arrivant avec une expérience de lutte dans le Sud, ne supporteront pas plus longtemps sa domination. Dans les luttes à l'usine, ils sont souvent les plus désireux de se battre et les plus décidés. De plus l'importation d'une nouvelle force de travail venant du Sud aggrave les contradictions sociales à Turin, comme le logement et les écoles, dont le caractère explosif contribua à un haut degré à amener les travailleurs de FIAT à une compréhension du fait qu'ils étaient exploités comme ouvriers à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'usine.

En ce moment, les propriétaires et le gouvernement ne peuvent supporter d'instituer des réformes sociales dont le besoin est grave malgré le fait qu'ils doivent le faire aussitôt que possible pour procéder à la restructuration technologique de l'appareil de production. Les femmes qui travaillent à la FIAT sont, du point de vue du propriétaire, techniquement et physiquement moins efficaces que les travailleurs masculins, mais le propriétaire n'attend pas d'elles l'efficacité productive maximum. Ce qu'il est en train de chercher en ce moment c'est une force de travail extrêmement docile, qui a gravement besoin de travailler et qui, par conséquent, est disposée à subir sans révolte une surexploitation physique et économique, une force de travail sûre et loyale, qui brisera l'unité et la solidarité de la classe ouvrière de FIAT qui a été renforcée par l'expérience des luttes autonomes en mai et juin 1969.

Est-ce que les femmes sont plus dociles ?

Il y a beaucoup de raisons qui poussent le propriétaire à penser qu'il peut utiliser les femmes pour ces objectifs. La plupart des femmes sont récemment embauchées et beaucoup sont encore en période d'essai. Comme la plupart des personnes récemment embauchées, elles ont peur d'être virées et se sentent elles-mêmes dans une position très précaire. Seule une minorité restreinte parmi elles a connu les luttes de l'été et de l'automne 1969, et elles manquent par conséquent généralement d'expérience, d'unité et d'organisation en opposition avec le patron. Cependant, les raisons qui les rendent moins disposées à lutter dérivent de manière ultime de leur condition en tant que femmes.

Les femmes qui travaillent à la FIAT sont un petit nombre parmi toutes celles qui sont désireuses de travailler là bas. Celles qui veulent travailler dans les usines FIAT n'incluent pas seulement les femmes qui travaillent maintenant dans d'autres usines plus petites, où elles sont dans des situations encore pires que celles de la FIAT, et où elles sont souvent embauchées sans contrat, mais aussi les femmes au foyer, les

femmes de travailleurs qui sont disposées à se soumettre à un double travail, dans les usines aussi bien qu'à la maison, pour compléter les salaires toujours moins adéquats de leurs maris.

Ces femmes qui réussissaient à obtenir des emplois tendent alors à se considérer comme privilégiées et ont peur de lutter à cause de l'énorme quantité de femmes qui prendront leur travail si elles sont virées. Cette peur est facile à comprendre parce que les femmes ne travaillent pas pour obtenir pour elles-mêmes et leurs familles des choses superflues, comme les patrons le prétendent. Partant de cette supposition, en totale contradiction avec la réalité, que les femmes travaillent non par absolue nécessité mais simplement pour sortir de la routine et arrondir les salaires déjà suffisants de leurs maris, Pirelli, par exemple, proposa une journée de quatre heures – mais pour quatre heures de salaire – afin que « de cette manière les femmes aient le temps de faire le travail ménager ». Cela signifie qu'ils veulent institutionnaliser le travail non payé des femmes à la maison, pour exploiter jusqu'à la limite toutes les énergies des femmes ouvrières avec des cadences extrêmes à l'usine et ensuite se décharger eux-mêmes de la responsabilité sociale des services sociaux comme les soins quotidiens, les hôpitaux etc... En réalité, les femmes travaillent parce que le salaire du père ou du mari n'est même pas assez élevé pour satisfaire les besoins fondamentaux de la famille.

Derrière la pression sur les objectifs, le propriétaire compte surtout sur la soumission subjective générale des femmes envers le travail, qui a son origine dans leur éducation et dans le rôle qui leur est imposé dans la famille. Les femmes continuent à se penser comme filles, comme fiancées et comme épouses plutôt que comme travailleuses. Elles se sentent destinées à s'affirmer elles-mêmes et à développer quelque chose qu'on pourrait appelé leurs objectifs congénitaux, pas sur le lieu de travail mais dans la famille. Le cadre de travail strictement familial dans lequel elles se voient elles-mêmes leur fait accepter toutes les conditions d'exploitation, le travail d'usine, comme une parenthèse et sa violence et son exploitation comme un sacrifice auquel elles doivent se soumettre afin de résoudre les problèmes de la famille. Les femmes continuent dans l'espoir qu'elles seront capables d'arrêter de travailler dès que possible : un souhait en contradiction avec la réalité des salaires insuffisants des hommes. De plus, elles ont vécu depuis l'enfance au sein de la structure familiale dans laquelle elles ont été élevées sur une base individuelle (plutôt que dans l'expérience collective de l'usine). Quand elles s'échappent de cela pour aller à l'usine, elles assument dans leurs relations avec leurs camarades de travail – hommes et femmes – l'attitude suspicieuse et fermée qui leur a été enseignée envers le monde extérieur. Il est beaucoup plus difficile pour elles de s'unir avec d'autres travailleurs/euses et de ressentir de la solidarité avec eux/elles du fait que ce sont les hommes qui ont été élevés depuis l'enfance en ayant de plus larges contacts avec le monde à l'extérieur de la famille.

Les femmes dans les luttes d'usines

Dans le cadre de la famille, la femme ressent directement l'effet des luttes que son mari mène dans l'usine. À la maison, c'est elle qui doit joindre les deux bouts quand il y a de moins en moins d'argent.

Mais on lui a appris à penser que la lutte dans l'usine, la lutte directe contre les patrons et la décision à propos de quand et comment ces luttes doivent être menées, appartient à l'homme. Durant la lutte sur les contrats à l'automne 1969, les femmes ouvrières à la FIAT en général étaient très conscientes de la responsabilité de ne pas briser la solidarité des travailleurs/euses et étaient convaincues qu'elles luttaient aussi dans leur propre intérêt. Mais les décisions à propos des luttes étaient toujours laissées aux hommes. Cette pratique ne découle pas tant de l'illusion que la politique est une activité masculine, mais plutôt de l'ensemble des conditions matérielles de la femme. Par exemple, les maris peuvent se rencontrer, discuter, organiser la lutte, mais les femmes, à cause du rôle dans lequel elles sont enfermées doivent courir pour prendre soin de la maison et des enfants. En fait un très fort obstacle à l'émancipation politique de la femme est constitué par la division interne du travail dans la famille prolétaire elle-même.

Un autre aspect qui distingue l'attitude et la pratique politique des femmes de celle des ouvriers hommes est leur relation avec le syndicat. Elles n'ont absolument rien à voir avec lui en tant que réalité politique et organisationnelle, elles le ressentent comme complètement étranger à elles-mêmes, comme une institution

qui est, comme le gouvernement et les partis politiques, totalement inintelligible. C'est à la fois parce que les femmes n'ont en général pas l'expérience du travail au sein des syndicats et parce que la tendance constante des partis et des syndicats est d'exclure les femmes des tâches d'organisation et de direction politique.

Durant les dernières luttes à la FIAT, le syndicat appela à un meeting les femmes qui travaillent sur les perceuses à colonne, les invitant à accepter que les syndicats les représentent devant le patron pour trouver des solutions à quelques problèmes spécifiques aux femmes, comme les classifications et les cadences excessives (quelque chose que les syndicats ne peuvent plus faire avec les hommes). Néanmoins, durant les derniers jours, à l'endroit où les intérieurs de voitures sont fabriqués à l'usine Fivolta, un département avec une large majorité de femmes, les femmes cessèrent le travail pour protester contre la cadence, démontrant leur pleine capacité à lutter en leur propre nom.

Le but politique du patron dans l'embauche des femmes est de diviser les travailleurs/euses. En ce moment les travailleurs hommes reprochent aux femmes de leur prendre leur travail. En fait ce n'est pas par hasard que le patron substitue les hommes par des femmes dans de nombreuses tâches, mettant ces dernières dans des emplois encore plus difficiles que ceux qu'elles avaient auparavant. Par exemple, en déplaçant les femmes des presses petites et moyennes vers les grosses, ou de Mirafiori (qui est dans la ville) vers des usines qui, étant hors de Turin, posent de plus grands problèmes de transport. Mais tous les travailleurs reprochent aux femmes d'être trop hésitantes dans les confrontations avec leurs patrons et moins capables de lutter. Là où les femmes sont mélangées avec des hommes, dans de nombreux cas il est arrivé qu'elles brisent l'unité des travailleurs/euses en se soumettant aux rythmes et conditions de travail sans participer aux luttes contre ces mêmes conditions initiées par leurs frères.

Les contradictions actuelles entre les travailleurs et les travailleuses peuvent être résolues d'une manière qui nuit au propriétaire.

Dans l'usine les femmes échappent au contrôle de leurs pères et de leurs maris et deviennent capables d'affronter les problèmes de leurs conditions de travail en leur propre nom, à égalité avec leurs frères travailleurs.

L'usine peut être pour les femmes le premier endroit de leur socialisation, l'endroit où elle identifie les problèmes des autres comme identiques aux siens et où elle acquiert la connaissance nécessaire pour lutter aux côtés de ses frères pour les mêmes objectifs.

Les femmes font un travail qui est toujours plus identique à celui fait par les hommes. Les travailleurs et les travailleuses reconnaissent maintenant qu'il est absurde que les femmes puissent être payées moins que les hommes depuis qu'elles font le même travail. Les ouvriers savent que les femmes sont moins capables de faire certains types de travaux, étant donné qu'ils voient ces femmes travailler jusqu'à la limite de leurs capacités physiques. Alors ils comprennent que les deux sexes sont également exploités. La discussion qui se développe maintenant parmi les ouvriers sur le problème des bas salaires pour les femmes met en évidence la nécessité de lutter pour la suppression de tous les types de classifications.

Au final, les femmes – précisément parce que c'est principalement sur leurs épaules que pèse les problèmes des enfants, du travail ménager etc...- sont amenées encore plus que les hommes à introduire dans les discussions politiques les thèmes de la condition sociale du prolétariat.